

Pourquoi?

François Désalliers

Number 102, Spring 2004

L'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14368ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Désalliers, F. (2004). Pourquoi? *Moebius*, (102), 27–30.

FRANÇOIS DÉSALLIERS

Pourquoi?

Il y a trente-huit ans, nous habitions, ma mère, ma sœur, mon frère et moi, dans un appartement situé 20^e Avenue à Montréal. Ce n'était pas grand. Il y avait deux chambres à coucher, une cuisine, un salon, une salle de bain, un « passage » qui menait à la porte d'entrée. C'était au troisième étage. On y accédait par un escalier intérieur aux marches de granit et aux rampes en fer forgé. Il y avait une grande cour couverte de pierrailles à l'arrière du bâtiment qui ressemblait à une usine. Ce bâtiment de briques était placé dans un angle bizarre par rapport au trottoir et semblait avoir été échappé là par hasard ou maladresse. Il n'y avait pas de fenêtres sur le côté ni sur le devant. Les seules ouvertures pratiquées dans ce bunker donnaient sur la cour arrière. C'était un immeuble pour pauvres. Pas moyen de s'y tromper. Mais à cette époque je ne m'en rendais pas compte. Il y avait plus grave. Il y avait mon père qui n'était pas là, mais dont l'absence n'en était pas moins terrifiante.

Selon ma mère, il fallait se cacher. Mon père ne devait pas savoir qu'elle poursuivait ses études pour devenir enseignante. Je n'ai jamais su pourquoi. Probablement que mon père ne voulait pas qu'elle travaille. Il devait lui verser une pension alimentaire qui n'arrivait jamais à temps. Je ne sais. Ce que je sais, c'est que nous vivions dans un climat de terreur. Quand il venait dans l'appartement – car cela lui arrivait –, ma mère se dépêchait de cacher ses livres, ses notes de cours. Et nous devions nous taire. Nous surveiller. En aucun temps nous ne devions mentionner que notre mère étudiait. Nous ne devions faire à ce sujet aucune allusion, sous peine de catastrophe – nous imaginions sous

peine de mort. Il est certain que c'est de cette façon que nous le ressentions. Pourtant, je n'ai pas le souvenir, du moins à cette époque, d'un homme violent. Il avait dû l'être. Mais à cette époque, quand il venait, il apportait des caisses de bonbons et de gommes à mâcher, alors que nous manquions d'argent pour la nourriture. Je me souviens de m'être endormi le ventre creux et d'avoir rêvé de jambon à l'ananas et autres mets délicieux.

Ma mère avait vingt-sept ans et trois enfants sur les bras. Ma grand-mère maternelle venait l'aider pour les repas, mais il ne faut pas être très perspicace pour se rendre compte qu'elle était débordée: il n'est pas étonnant qu'elle ait craqué de temps à autre. Je me rappelle, un jour, avoir fait l'école buissonnière. J'avais joué dans un parc. Ensuite je m'étais rendu dans une église avec quelques voyous et nous avions mis le feu à des livres de messe. En revenant chez moi, j'étais tombé sur ma mère qui tenait par la main mon frère et ma sœur. Pour m'en sortir j'avais inventé une histoire: des «grands» m'avaient enfermé dans un immeuble à logements boulevard Henri-Bourassa et je n'avais pu me rendre en classe. Je ne sais si ma mère avait réellement avalé cette couleuvre, mais je m'en étais tiré sans trop de mal.

Par rapport à mon père, j'avais des sentiments ambivalents. D'une part, comme ma mère nous le dépeignait comme le diable en personne, j'en avais une peur bleue. D'autre part, il me manquait terriblement. Et je me souviens d'avoir pleuré la nuit en pensant à lui. Et puis, comme l'absence se prolongeait, les liens se sont distendus, sans jamais lâcher tout à fait.

J'en arrive à la nuit que je veux évoquer.

J'étais dans ma chambre. Je devais avoir sept ans, ma sœur cinq ans, et mon frère quatre ans. Ma sœur couchait dans un lit simple. Mon frère et moi couchions dans des lits superposés. J'étais au deuxième. Et je ne dormais pas. Ma mère étudiait. Quelle heure pouvait-il être? Minuit, une heure du matin? Je ne sais. Puis, à un moment donné, elle est venue dans la chambre. Elle a embrassé ma sœur. Mon frère. Quant à moi, elle ne pouvait m'atteindre. Elle m'a

donc regardé pendant un long moment, debout, au pied du lit. Elle semblait désolée. Je faisais semblant de dormir en me disant que cela valait mieux, que c'était ce qu'elle voulait: que je sommeille paisiblement. En somme, je ne voulais pas l'inquiéter. Je ne voulais pas lui déplaire. Lui causer des soucis. Je n'y arrivais pas. J'avais toutes sortes de problèmes à l'école. J'avais commencé trop tôt. Première année à cinq ans. Je n'étais pas prêt. Pas assez mature. Et ça n'avait fait que s'aggraver. Avec un peu plus de psychologie on m'aurait fait commencer à six ans. Au moins ça. Mais non.

Ma mère retourna dans sa chambre. Elle ferma sa porte, éteignit la lumière. Dans mon pyjama en flanelle, avec des petits bateaux dessus, des voiliers – ou était-ce des petits avions multicolores? –, je m'interrogeai: pourquoi? Je me souviens que le mot m'a frappé. J'essayais de comprendre. Pourquoi tant de souffrance? Pourquoi tant de malheur? Pourquoi ma mère était parfois gentille et un autre jour méchante, agressive, injuste? Pourquoi mon père n'était pas avec nous? Pourquoi se cacher? Pourquoi la faim? Pourquoi la peur? Pourquoi ces résultats désastreux à l'école? Quel était mon avenir? Qu'est-ce que je ferais plus tard dans la vie?

Le souvenir de cette nuit est resté gravé dans ma mémoire: c'était la première fois que je prenais conscience de mon existence. Que je regardais le monde, celui dans lequel je vivais, avec d'autres yeux. Avec un certain détachement. En somme, que je prenais mes distances pour mieux l'observer.

Ce petit mot fut comme une pierre jetée à l'eau: il provoqua des ondes concentriques qui se propagèrent dans mon esprit. Pourquoi existons-nous? Pourquoi la mort? Pourquoi vivre si nous devons mourir? Devant ces interrogations, l'enfant était sans réponses. L'homme que je suis n'est guère plus avancé. Il y a des questions qui demeurent sans réponses.

